

JEAN-BAPTISTE BERNADET
PAR JILL GASPARINA, 2010

«*I will Run after You*», «*Now*», «*Yeah*», «*Too fast for Love*», «*I've lost my Illusions*», «*I want Muscles*». Entre la figuration et l'abstraction, il semble qu'il existe en peinture une tierce voie qui serait celle du mot et du texte, une voie qu'a choisie Jean-Baptiste Bernadet. «J'ai eu du mal à trouver comment m'adresser aux spectateurs d'une façon claire, les mots m'ont aidé à y parvenir». Mais pourquoi l'anglais ? Pourquoi ces poncifs? «Je me sens comme les musiciens qui font du rock en anglais» répond le peintre français installé à Bruxelles depuis près de 10 ans.

La référence à la musique n'est pas anodine. Dan Graham a beaucoup écrit sur la schizophrénie des groupes de rock, écartelés entre leur appartenance à une industrie profondément commerciale et un désir plus authentique de produire une musique critique, cette analyse restant aujourd'hui le meilleur modèle pour décrire la position d'un artiste au sein du marché. Jusqu'à un certain point, ces peintures - fonds sombres sur lesquels se détachent des couleurs aveuglantes - rejouent la posture *dark* du punk. Elles s'adressent de manière directe au spectateur. «On est toujours d'abord un peu rejeté par ma peinture» concède-t-il d'ailleurs. Mais «c'est suffisamment sensible comme surface, riche, précieux et complexe pour qu'on aime les regarder» ajoute-t-il. Et pour que l'on se distancie de cette posture. Par delà ces considérations générales, il se cache dans cette manière d'insister sur ce «côté presque insincère», le signe d'une distance par rapport aux codes les plus orthodoxes de la peinture expressionniste. Son travail relève ainsi d'une forme d'auto-fiction, explique-t-il. La narration du peintre en train de peindre se confond avec les projections mentales des regardeurs. Ni trop personnel et lyrique, ni trop décoratif ou ironique par rapport à l'histoire de la peinture, il est dans un entre-deux qui lui permet d'être regardé, et approprié par tous les spectateurs.

Cette voie médiane se traduit dans la forme des peintures. En dépit des repentirs visibles, des couches de matières qui s'accumulent sur les toiles qu'il peint et repeint en attendant la prochaine exposition, son travail n'est pas seulement improvisé : JBB peint et voit «ce qui arrive», mais le tableau est terminé quand il fonctionne sur plusieurs plans. «Cet aspect rapide, jeté et épuisé est contrebalancé par toute une série de décisions enrichissant ma peinture pour la rendre plus séduisante» explique-t-il à Clément Dirié. (...)

L'impossibilité de peindre qui pesait sur les 80's a été diversement convertie par les artistes de cette génération. Steven Parrino avait choisi la nécrophilie. Josh Smith construit inlassablement et en énorme quantité de l'imagerie abstraite avec son propre nom. Héritier direct de cette histoire, JBB décrit ses peintures comme des «dépouilles» qui survivent à la certitude qu'il ne réalisera pas de chef d'œuvre. Leur surface riche, précieuse et complexe devrait définitivement suffire.

Pour son exposition dans la Project Room de la Galerie Baronian_Francey, Jean-Baptiste Bernadet montrera un ensemble de cinq tableaux récents, sous le titre "Never Forgive, Never Forget". Ce titre, issu de l'un des tableaux présentés, offre, comme c'est toujours le cas pour l'artiste, plusieurs interprétations possibles : regard introspectif sur son parcours artistique, regard réflexif sur l'histoire de l'art, et injonction dont l'objet et la logique sont laissées imprécisés.